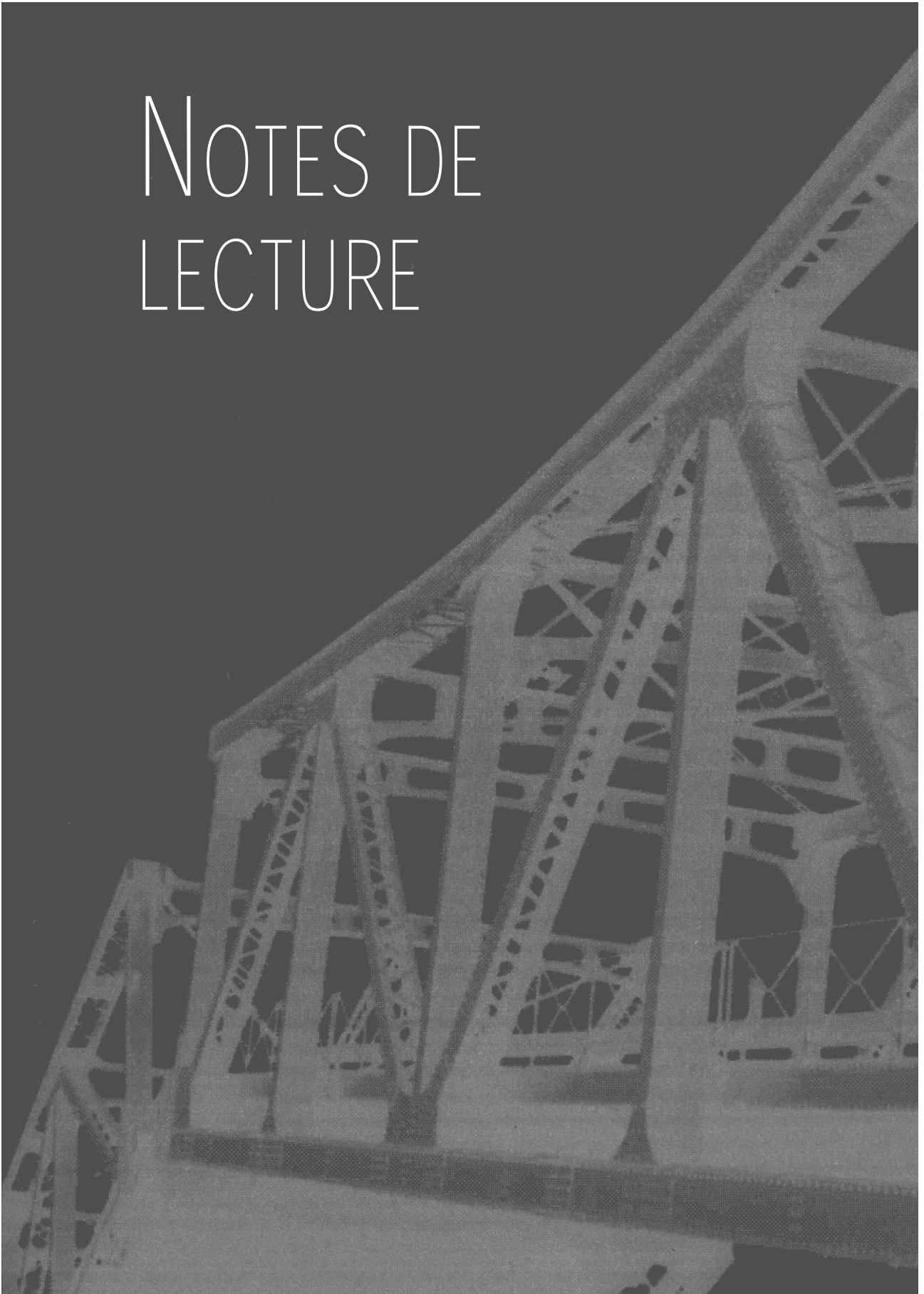


# NOTES DE LECTURE



et est ciblée en particulier sur l'étude de deux variables, l'alternance des connecteurs ça fait que / so / alors / donc et l'emploi de la terminaison verbale *-ont* au présent et à l'imparfait (vu qu'une partie des locuteurs est d'origine acadienne). En adoptant une approche mixte, qui compare les résultats des observations individuelles aux données concernant les autres locuteurs appartenant aux mêmes catégories sociodémographiques, les chercheurs mettent en relief la complexité des mécanismes de transmission de la langue et la multiplicité des facteurs à l'œuvre.

La dernière section, "Parcours individuels", présente les portraits de deux locuteurs francophones. Il est question d'abord d'un agriculteur métis, étudié par Robert A. PAPAN dans "Un homme, ses langues et ses chansons: portrait d'un vieux mitchif de Saint-Laurent-de-Grandin (Saskatchewan), Antoine 'Fracassonne' (Ferguson)" (pp. 235-262). PAPAN s'appuie sur des enregistrements effectués en 1971, quand Antoine FERGUSON, âgé de 87 ans, avait accepté de lui fournir, pendant une rencontre de trois heures, une quantité "de renseignements [...] sur les variétés de langues et la culture des Métis francophones de l'Ouest canadien" ainsi que "plusieurs chansons métisses" (p. 239), qui sont ici étudiées et qui permettent de découvrir quelques particularités du parler mitchif. Enfin, Carmen LEBLANC termine le volume par l'article "Un homme et son parler: étude de dialectologie" (pp. 263-287) où elle s'intéresse à la variation stylistique d'un acadien des Îles-de-la-Madeleine né en 1887. Elle propose une analyse lexicale et morphosyntaxique s'appuyant sur des documents d'archives numérisés (enregistrements d'interviews, de conversations et d'un monologue) et visant à repérer des variations dues à l'auditoire, au registre de parole ou à l'âge. Il en ressort que le locuteur examiné se sert de traits paralinguistiques pour se construire "une identité de conteur fiable et au sens de l'humour" (p. 284); son style, riche en archaïsmes, réfractaire aux emprunts et marqué par l'inversion dans les questions totales, s'avère en ligne avec l'usage typique des contes.

Cristina BRANCAGLION

---

Anna GIAUFRET, *Montréal dans les bulles. Représentations de l'espace urbain et du français parlé montréalais dans la bande dessinée*, [Québec], Les Presses de l'Université Laval, 2021, 288 pp.

Anna GIAUFRET s'intéresse depuis plus d'une décennie à la bande dessinée (BD) montréalaise, qu'elle a analysée d'après des angles variés dans de nombreuses publications et à laquelle elle consacre ce volume interdisciplinaire qui met en jeu des connaissances multiples

concernant: la BD en tant que forme d'expression artistique; les lieux de création, le marché éditorial et les différents réseaux de diffusion de ce neuvième art; l'espace urbain montréalais et la variation linguistique du français dans un tel contexte. Il s'agit donc d'un volume susceptible d'intéresser un public diversifié et d'offrir un regard multiforme sur la ville de Montréal.

L'ouvrage, structuré en six parties, analyse un ensemble d'albums parus à partir de 2010 et réalisés par des auteur(e)s né(e)s à Montréal ou dans sa banlieue après 1970, résidant dans la ville au moment de la création de leur BD: Sophie BÉDIARD, Luc BOSSÉ, Samuel CANTIN, Vincent GIARD, Pascal GIRARD, Michel HELLMAN, IRIS, Alexandre SIMARD, David TURGEON, ZVIANE. Un sous-corpus de contrôle, pour permettre des comparaisons en perspective diachronique, inclut deux albums réalisés par des auteurs nés dans les années 1960 (Skip JENSEN et Michel RABAGLIATI), bien que parus en 2015. Les analyses linguistiques portent en particulier sur des extraits d'interactions informelles entre jeunes montréalais(e)s.

Après une "Introduction" (pp. 1-15) précisant des questions terminologiques et méthodologiques, le volume s'ouvre par un chapitre qui introduit à "La bande dessinée montréalaise" (pp. 17-55) en présentant les ouvrages de référence, les auteur(e)s – avec un approfondissement concernant la production féminine – les réseaux, les collaborations entre francophones et anglophones. Suit un chapitre sur les "Représentations de l'espace montréalais dans la bande dessinée" (pp. 57-126) où GIAUFRET réfléchit au rapport complexe entre BD, espace représenté et espace représentant et propose un classement des albums en plusieurs catégories: albums fondés sur le territoire, sur le lieu, sur le non-lieu.

La réflexion sur la langue s'ouvre à partir du chapitre 3, "La bande dessinée, un langage particulier" (pp. 127-142), consacré aux caractéristiques de l'oralité, à sa relation à l'écrit, aux possibilités de la BD d'évoquer la langue parlée. Une analyse approfondie est réservée à la langue de la BD, afin d'identifier les éléments qui permettent la représentation du français québécois parlé, notamment la stylisation, procédé qui tend à "mettre dans la bouche [des] personnages les traits langagiers, souvent grossis ou stéréotypés, qui sont censés représenter leur manière de parler, afin d'obtenir un effet de réel" (p. 141). La question de la représentation de l'oral par l'écrit dans la BD est ultérieurement développée, même dans une perspective sémiotique, dans le chapitre 4 ("La représentation du français québécois parlé dans les bandes dessinées des jeunes auteures et auteurs montréalais francophones", pp. 143-158) où GIAUFRET s'interroge sur la fonction des traits linguistiques objet de stylisation et tend à exclure l'hypothèse du recours au stéréotype: "les traits linguistiques vont être orientés plutôt vers un effet identitaire endogroupe, dans le but de générer chez les lecteurs la reconnaissance de leur propre idiolecte" (p. 157).

Le chapitre suivant – “De la variation dans les bulles: questions de lexique” (pp. 159-210) – présente les résultats des analyses du vocabulaire relevé dans le corpus de BD montréalaises. Le vocabulaire est tout d’abord examiné avec l’objectif d’établir si les québécismes repérés s’avèrent accessibles aux lecteurs non Québécois. À cet effet, GIAUFRET a recherché les 62 unités lexicales retenues dans trois dictionnaires du français québécois: un dictionnaire général adapté d’un dictionnaire élaboré en France et très accueillant vers les québécismes familiers (*Dictionnaire québécois d’aujourd’hui*, 1992), un dictionnaire général conçu sur un corpus québécois (*Usito*), un dictionnaire différentiel en perspective historique (base Québec de la *Base de données lexicographiques panfrancophone*); la recherche a en outre mis à profit d’autres ressources: le *Grand dictionnaire terminologique* de l’Office Québécois de la Langue Française et deux dictionnaires participatifs en ligne, le *Dictionnaire québécois* et *Wikébec*. Les résultats sont encourageants étant donné que, avec des proportions variables selon la politique éditoriale de chaque dictionnaire, la presque totalité des québécismes sont enregistrés au moins dans un des ouvrages consultés, à l’exception d’un anglicisme (*man*) et de l’adjectif *crampant*. GIAUFRET prend aussi en considération les commentaires épilinguistiques relevés dans les BD, concernant les écarts entre le français québécois et le français de France ou l’influence de l’anglais. Elle propose ensuite des analyses de fréquence et quantitatives qui lui permettent d’établir que “la présence de québécismes semble marquer de manière plus significative les bandes dessinées orientées vers l’humour, ainsi que celles à caractère plus intime, liées à un élément fortement identitaire” (p. 180); elle constate en outre qu’“un certain nombre de québécismes lexicaux semblent s’être bien stabilisés dans l’usage du ‘français québécois normal’” (p. 180). La dernière section du chapitre porte sur les anglicismes, sur leur traitement dans les albums étudiés mais aussi – aspect plus rarement abordé dans la littérature sur le sujet – sur les modifications proposées par les correcteurs; une enquête par questionnaire menée auprès des auteur(e)s des BD, des éditeurs et des correcteurs complète et enrichit cette recherche sur l’emploi des anglicismes et sur les représentations qui les concernent.

Le dernier chapitre est dédié aux “Questions syntaxiques et néo-graphiques” (pp. 211-256) et s’ouvre par une section retraçant la polémique qui a fait suite à la publication de la série d’albums *Magasin général* (2006-2009), linguistiquement marqués en fonction de l’évocation d’un contexte québécois rural des années 1920, dont l’analyse fait constater une corrélation entre le marquage lexical et le recours à une syntaxe non standard. Ensuite GIAUFRET examine son corpus de BD en fonction de plusieurs indicateurs syntaxiques et phonétiques représentatifs du “français québécois oral spontané informel” (p. 225), y compris quelques phénomènes partagés avec le reste de

la francophonie, comme certaines omissions du pronom sujet. Le chapitre se termine par une comparaison des données concernant la variation lexicale et la variation syntaxique et par la présentation des résultats d'un sondage auprès des usagers Facebook abonnés au groupe "La bande dessinée québécoise", conçu pour vérifier la perception du marquage québécois de la part des lecteurs.

Soulignons, finalement, la richesse des illustrations proposées, les citations étant souvent des reproductions de planches en noir et blanc ou en couleurs extraites des albums étudiés. Elles contribuent à montrer comment "depuis quelques années le Québec a [...] acquis une assurance linguistique certaine, qui lui permet de mettre en scène et par écrit des pratiques langagières vernaculaires" et de se rendre compte que "la bande dessinée, subissant moins de contraintes normatives que tout autre texte écrit, a joué et jouera un rôle important dans l'établissement d'une norme du français courant parlé au Québec" ("Conclusion", pp. 257-259: p. 259)

Cristina BRANCAGLION

---

Marty LAFOREST, *États d'âme, états de langue. Essai sur le français parlé au Québec*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2021, 112 pp.

En 1996, le débat autour de la qualité de la langue était relancé au Québec par l'écrivain, poète et chansonnier George DOR, qui dénonçait, dans un essai polémique intitulé *Anna brailé ène shot*, la dégénérescence du français québécois, en reprenant les arguments majeurs de la tradition puriste et en attaquant l'école, les éducateurs, les médias. La linguiste Marty LAFOREST avait saisi cette occasion pour répliquer, l'année suivante, par un ouvrage qui présentait le français québécois sous un autre angle et qui aidait le grand public à comprendre le fonctionnement réel de la langue. Cet ouvrage – toujours actuel, vu que "Les mécanismes de base des systèmes linguistiques qu'on y explique sont à l'œuvre aujourd'hui comme hier" (p. 21) – vient d'être réédité, enrichi d'une "Préface" et d'un "Avant-propos" qui permettent d'apprécier sa réception et son influence au sein de la société québécoise.

Rappelons tout d'abord que la préoccupation principale de LAFOREST a été celle de mettre au clair les faiblesses et les limites méthodologiques de l'essai de George DOR, à commencer par le fait qu'il présentait ses propres opinions sur la langue (ses "états d'âme") et